This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

81

3 2044 010 405 777

FN1730.81

Harvard College Library

FROM THE BEQUEST OF

FRANCIS BROWN HAYES

(Class of 1839)

This fund is $10,000 and its income is to be used

"For the purchase of books for the Library"

ALPHONSE
PICARD & FILS
ÉDITEURS
82
RUE BONAPARTE
PARIS VI^E ARRONDT
LIBRAIRIE
ANCIENNE
D'OCCASION
COMMISSION
LIVRES NEUFS
FRANÇAIS
&
ÉTRANGERS

ALEXANDRE DUMAS FILS

UNE LETTRE

SUR LES

CHOSES DU JOUR

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DU GRAMMONT

1871

UNE LETTRE

SUR LES

CHOSES DU JOUR

(JUIN 1871)

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS FILS

Format grand in-18

La Dame aux Camélias	1 vol.
Le Roman d'une Femme	1 »
Diane de Lys	1 »
Trois Hommes forts	1 »
La Dame aux Perles	1 »
Antonine	1 »
La Vie a vingt ans	1 »
Aventures de quatre Femmes	1 »
La Boîte d'argent	1 »
Le docteur Servans	1 »
Le régent Mustel	1 »
Tristan le Roux	1 »
Sophie Printems	1 »
Affaire Clémenceau.— Mémoire de l'Accusé (11e édition)	1

Théatre complet avec Préfaces inédites (2e édition) . . 4 »

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7. — [244]

UNE LETTRE

SUR LES

CHOSES DU JOUR

PAR

ALEXANDRE DUMAS FILS

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1871

Droits de reproduction et de traduction réservés.

Fr 1730.81

HARVARD COLLEGE
JAN 18 1919
LIBRARY
Hayes fund

UNE LETTRE

SUR LES

CHOSES DU JOUR

AU DOCTEUR HENRI FAVRE

CHER AMI,

Vous me demandez ce qu'à mon retour de Versailles je pense de la situation, et vous désirez savoir ce que j'ai fait à Versailles?

J'ai été à Versailles *pour voir;* voir c'est savoir, savoir c'est prévoir. Cette vérité vient d'être reconnue et sacrée dans un homme : M. Thiers. Il a vu, il a su, il a prévu; et cette admirable logique, qui préside aux destinées humaines, l'a mis à la tête de la France au moment où la France a le plus besoin de voir, de savoir et de prévoir.

Dans ma petite sphère d'observateur, j'avais fait comme M. Thiers dans sa grande sphère de

politique; et les événements qui se sont produits depuis un an m'ont peut-être ému, mais ne m'ont pas surpris; j'avais vu, j'avais su, j'avais prévu.

Je me retrouve après comme avant, un peu plus vieux, un peu plus grave, un peu plus affermi dans mes convictions. Ce sont ces convictions que vous voulez connaître et probablement faire connaître à d'autres. Vous croyez que le moment est venu, pour tous ceux qui ont l'habitude et la prétention de penser, de dire ce qu'ils pensent, et que, de toutes ces graines jetées au vent, il peut germer quelque chose, soit, si cela ne fait pas de bien, je suis sûr du moins que cela ne fera pas de mal.

Et d'abord pour me donner le droit de parler du présent et peut-être de l'avenir, permettez-moi de vous rappeler ce que, de toutes ces grosses questions, j'ai déjà dit dans le passé.

En avril 1868, j'écrivais et j'imprimais dans la préface du *Fils naturel* les lignes suivantes :

« La vieille société s'écroule de toute part; » toutes les lois originelles, toutes les institu- » tions fondamentales, terrestres et divines, sont » remises en question. Les sentiments hésitent » et frissonnent, la passion doute, *les vérités* » *d'autrefois* tremblent à ce vent nouveau. » L'homme ne se retrouve plus dans ce qu'il

» était jadis; il se cherche partout avec curiosité,
» avec désespoir, avec ironie, avec terreur. Il
» traverse une des nuits de l'âme, qui a ses jours
» et ses nuits comme les mondes physiques;
» seulement nuits immenses, éternelles au pre-
» mier aspect. Poltron, il chante à tue-tête,
» croyant donner le change à Celui qui l'écoute
» et le regarde passer dans l'ombre; mais il
» pressent, malgré tout, une destinée autre; il
» distingue par moments, au-dessous de l'ho-
» rizon, une lueur vague qui lui rend, à certaines
» heures, la terre transparente. Est-ce le dernier
» rayon du soleil disparu? est-ce le premier
» rayon de l'aurore espérée? C'est l'aurore évi-
» demment, l'aurore du jour le plus long et le
» plus éclatant peut-être que le monde aura vu
» briller dans ces saisons des temps où les mi-
» inutes sont des années, où les jours sont des
» siècles. »

Quelques mois plus tard, j'écrivais au rédacteur du *Gaulois*, qui me demandait des articles de critique littéraire :

« A quoi bon? Qui est-ce qui, d'ici à un an
» ou deux, s'occupera de nos livres et de nos
» comédies? Le drame ne sera plus sur les
» théâtres, il sera dans la Chambre et dans la rue.
» La littérature est finie, l'action commence. »

Cette manière de voir me valait une spiri-

tuelle et vive riposte de Francisque Sarcey, à laquelle je répondais de mon mieux, en affirmant de plus en plus mon dire. De quels drames Sarcey entretient-il ses lecteurs aujourd'hui? Est-ce de ceux du théâtre ou de ceux de la rue?

Enfin, en décembre 1869 (il était temps), dans la préface de l'*Ami des Femmes*, j'imprimais ceci à propos des femmes du second empire :

« Dès qu'ils (ceux qui se donnent la peine » de penser), dès qu'ils vous ont vues venir » telles que vous êtes (les femmes d'aujourd'hui), ils ont reconnu les symptômes précurseurs de la catastrophe, comme au passage prématuré des cigognes on reconnaît » que l'hiver sera rude. Ils savent que toute » société où vous dominez, que vous vous appeliez Laïs, Poppée ou Dubarry, est une » société qui va s'écrouler et faire place à une » autre.

» Dès que vous débordez sur les choses et » sur les hommes, c'est le signe que les choses » se détraquent et que les hommes s'avilissent. » Vous êtes le dernier culte de l'homme dégénéré, la dernière formule esthétique de son » idéal obscurci. *Après vous il n'y a plus que* » *l'invasion des barbares, de l'étranger et de la* » *populace, c'est-à-dire un plan nouveau de pré-*

» *paration et de reconstitution par ceux qui ont*
» *gardé le sens de la maîtrise, par le religieux*
» *et par le politique... Tout ce qui n'est pas*
» *valable sera détruit, tout ce qui l'est sera ap-*
» *pelé. Que celles de vous qui sont tombées et*
» *veulent se reprendre se hâtent donc, tant que*
» *le repentir sert encore de vertu; que celles qui*
» *se sentent dériver se cramponnent de toutes*
» *leurs forces à ce qui peut encore les retenir.*
» *Les temps prédits sont proches. Dieu a de nou-*
» *veau prévenu Noé. Il va falloir être avec les*
» *hommes dans le déluge ou avec l'Homme dans*
» *l'arche.* »

Ces préfaces ont eu un certain retentissement au point de vue littéraire. Quant aux questions supérieures que je me permettais d'aborder, on m'a demandé ce que j'y venais faire; ce n'était pas de ma compétence. On a trouvé que je me mêlais de ce qui ne me regardait pas; on m'a dit : Prenez garde, vous allez devenir ennuyeux et solennel, et l'on m'a renvoyé aux fictions. Ce que voyant, j'ai pris mes précautions contre l'inconnu, j'ai gravi la montagne, et j'ai vu passer au-dessous de moi cette série de désastres qui commencent à M. Lebœuf et qui finissent, s'ils sont finis, au sieur Cerisier, délégué de la Commune, présentement fusillé dans un égout qu'il a sali.

Est-ce bien de la France qu'il s'agit, en vérité? De la France de Clovis et de saint Louis, d'Henri IV et de Napoléon? De la France de Descartes et de Montaigne, de Corneille et de Molière, de La Bruyère et de Mme de Sévigné? Oui, c'est bien de cette France-là qu'il s'agit. Alors la France est morte? Frère, il faut mourir!

Est-ce que la France meurt de ses défaites et de ses insurrections? Elle en a déjà vu de dures, et elle a toujours continué son mouvement pour aller où il faut qu'elle aille, selon moi : on peut juger de sa puissance, de sa vitalité, de l'effroi qu'elle inspire par le nombre de ses ennemis et par les moyens qu'ils emploient. Ainsi l'Allemagne savait que nous n'avions pas plus de deux cent cinquante mille hommes sous les armes, et elle en jetait sur nous douze cent mille, après avoir réduit l'Autriche au silence, après s'être assuré l'égoïsme toujours disponible de l'Angleterre, après avoir jeté une promesse aux convoitises toujours prêtes et de la Russie.

L'Allemagne ou plutôt la Prusse, car il ne faut pas encore les confondre dans la même dénomination tout en les confondant dans la même haine, la Prusse nous a fait une guerre de temps, de distance et de nombre. Ce n'est

pas une guerre, c'est un guet-apens. Elle a attendu, elle a épié, elle a terrassé la France imprévoyante qui passait sur une route déserte sans regarder derrière elle. Quatre hommes sautent sur un passant et lui prennent sa bourse; cela se voit tous les jours, tous les soirs surtout. Seulement, cette fois, le passant en question a mordu les larrons au visage, et ceux qui les verront passer maintenant diront : Regardez donc, voilà un des v...ainqueurs de la France.

Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Qui vivra seulement dix ans verra bien des choses extraordinaires, et je croirais que Dieu ne m'a pas donné mon compte d'années si je mourais le lendemain de la revanche; et cependant je ne suis déjà plus jeune.

Je suis donc allé à Versailles pour voir. Versailles était le col de cette colossale cornue qu'on appelle Paris, où bouillait, pour le moment, la grande transformation de la société française, la plus grande, rappelez-vous-le bien, la plus complète et la plus durable que nous puissions avoir si nous savons profiter. C'est par Versailles que s'échappait à gros bruit la vapeur de tous ces métaux en fusion, de tous ces éléments soi-disant indécomposables et décomposés tout à coup à une chaleur inconnue jusqu'alors.

Ne pouvant entrer dans la fournaise, je voulais au moins analyser la fumée.

Ah! mon ami, au milieu d'une foule d'autres choses, j'ai vu dans la ville ressuscitée du roi-Soleil, devenue tête du monde par intérim, j'ai vu la bêtise humaine se promener et s'étaler dans les larges avenues, comme jamais n'avait osé le faire la majesté de Louis XIV.

Dans ce Coblentz du droit et de la légalité, où il semblait que le cœur du pays devait battre dans une seule pensée, dans une seule espérance, j'ai vu se heurter les uns contre les autres, brutaux, aveugles et impatients, tous les intérêts, tous les calculs, toutes les ambitions des partis et des individus, se disputant la France comme des chiens font d'un os à moitié rongé.

A la surface flottait cette population molle, incolore et huileuse qui surnage au-dessus des civilisations excessives, qui se déplace selon les courants et qui tache partout où elle touche, incapable de se fixer d'ailleurs et ne reflétant jamais rien, si bleu que soit le ciel et si profondes que soient les vagues.

Puis, une foule instinctive, ignorante, lâche et cruelle, se ruant sur le passage des prisonniers, insultant des hommes et des femmes, les uns coupables, les autres innocents, tous stu-

pides et hagards, et devant lesquels elle eût tremblé sans la double haie de soldats calmes et fiers qui protégeaient ceux-là contre ceux-ci et ceux-ci contre ceux-là, foule à laquelle je me mêlais souvent et dont, Dieu me pardonne, j'ai partagé une fois peut-être la colère malsaine et contagieuse; tout cela sous un soleil ardent, dans la poussière chaude, au bruit des canons courant à la défense, des canons tonnant et grondant dans le lointain, et des incendies rougissant l'horizon et les nuages épouvantés.

De temps en temps, une femme à chignon jaune, une belle de l'année dernière, maladive et démodée, promenait son sourire carminé et ses regards éteints sur tout ce bruit, naufragée de la boue cherchant encore sa vie dans le sang et semant sa stérilité sur toutes ces ruines; enfin, quelques promeneurs graves, pensifs, inquiets, ne s'interrogeant plus que du regard, serrant la main à un ami retrouvé, pleurant un ami perdu, et attendant, avec une prière intérieure, que Dieu ait fini sa rude besogne. Je passe sous le silence les lazzis grimaçants de ceux qui croient qu'il faut rire de tout, partout et malgré tout, et que le rire est du courage.

Pendant ce temps, les soldats et leurs chefs, les marins alertes, au col nu, aux chevilles bien

serrées dans leurs guêtres blanches, les fantassins aux longues capotes, aux sacs trop lourds, aux képis sur l'oreille, les gendarmes impassibles et sévères, — Prud'hommes sublimes, — s'en allaient où il fallait aller, sauvant la France, résolûment et simplement. Bénissez-les, messieurs, car s'ils eussent refusé la lutte, nous étions Prussiens, vous ne l'ignorez pas, je pense, ce qui eût bien simplifié vos combinaisons et vos impatiences dynastiques.

Attentif, infatigable, invisible, le chef du pouvoir exécutif imprimait le mouvement, la confiance, la vie à cette armée qu'il avait improvisée, disciplinée, convaincue en vingt-quatre heures, tout en faisant face aux injustices, aux ingratitudes et aux calomnies, et cela, pendant qu'on démolissait sa maison et qu'on éparpillait aux quatre vents ses papiers, ses livres, ses tableaux, tous les vieux amis de sa vie laborieuse et utile. Imbéciles et misérables! Je passais tous les jours deux ou trois fois, en allant aux interrogatoires et aux prisons, devant la demeure de ce petit vieillard actif, ferme et clairvoyant, et je ne pouvais cesser de l'admirer et de le plaindre. J'espérais toujours le rencontrer, je l'aurais salué; ça lui aurait été bien égal, puisqu'il ne me connaît pas, mais ça m'aurait fait plaisir. J'aime le travail, j'aime le

bon sens, j'aime la netteté du langage et de l'esprit, j'aime l'expérience, la sagesse et la philosophie de ces hommes bien équilibrés, qui ont beaucoup vu, beaucoup retenu, et qui, prévoyant la sottise et l'ignorance des autres, se sont tenus prêts à les sauver sans récriminations et sans espérances.

« Que va faire M. Thiers, entendais-je dire » souvent, une fois qu'il aura délivré Paris ? » — car on ne doutait pas qu'il ne le délivrât.

« — Hé mon Dieu! répondais-je, il va tenir » sa parole. Il fera tout bonnement ce qu'il a » dit qu'il ferait. »

Et les gens secouaient la tête avec un air de doute, parce qu'en France rien n'est plus aisé que d'être proclamé grand, et rien ne l'est moins que d'être reconnu honnête.

M. Thiers ne sera ni Monck, ni Washington, — il sera Thiers. Il y a encore de la place dans la mémoire des hommes à venir pour une immortalité nouvelle. M. Thiers, après nous avoir prévenus sans que nous voulions le croire, nous aura sauvés sans que nous lui en sachions gré peut-être, ou plutôt sans que les autres lui en sachent gré, car il peut compter sur ma reconnaissance à moi, reconnaissance platonique, hélas! qui ne lui rapportera rien, mais qui ne lui coûtera rien non plus. M. Thiers, après

nous avoir prévenus et sauvés, après avoir fait, à soixante-quatorze ans, ce que le plus robuste des hommes de notre génération eût été incapable de faire, et la preuve, c'est qu'aucun de nous ne l'a fait, M. Thiers rétablira l'ordre et le mouvement en France, et quand tous les esprits seront sinon en repos, du moins en sécurité, il dira au pays : « Choisis ton gouver-» nement, librement, loyalement, intelligem-» ment si tu peux, et nomme qui tu voudras, » pourvu que ce ne soit pas moi. »

Et il restera tranquillement chez lui, s'il a un chez lui alors.

Certes le pouvoir suprême est tentant, mais, sachez-le bien, pour ceux-là seulement qui ne sauraient rien être sans le pouvoir suprême, et qui, ne pouvant se mettre au-dessus des autres par eux-mêmes, se font mettre au-dessus d'eux-mêmes par les autres. Mais celui qui, durant un demi-siècle, a vécu dans l'intimité des plus grands hommes du passé, qui connaît les événements qui les ont fait monter et les erreurs qui les ont fait descendre; celui qui a suivi à travers l'histoire et la politique l'intéressante logique des enchevêtrements humains et l'implacable résolution des lois divines; celui qui a élevé au César moderne ce monument de vingt volumes, bien autrement indestructible que la

colonne de la place Vendôme; celui qui, à partir de Tilsitt, commence à reconnaître et à dénoncer chez son héros les premiers symptômes du vertige et de la folie; celui enfin qui, après avoir écrit cette épopée gigantesque, se trouve chargé à son tour, après un second Waterloo et un second 93, des destinées de ce peuple étrange, quelquefois lassé, mais jamais assouvi, croyez-vous que cet homme va être pris au dépourvu, et que, parvenu vulgaire, il va tout à coup, à soixante-quinze ans, rêver dictature, couronne et dynastie?

Cet homme, que Cicéron semble avoir prévu lorsqu'il a dit : « Ce sont les jeunes gens qui » proclament les républiques, ce sont les vieil- » lards qui les fondent, » cet homme a certainement rêvé d'établir la république en France, c'est-à-dire de faire ce que Mirabeau n'a pas eu l'énergie, ce que Robespierre n'a pas eu le pouvoir, et ce que Bonaparte n'a pas eu le génie de faire; cet homme a demandé au ciel quatre ou cinq années d'existence, de santé, de pouvoir et de lucidité pour léguer à ce pays toujours oscillant et meurtri cette forme anonyme et définitive à laquelle nous revenons toujours d'instinct, comme si nous sentions que, malgré tout, la vérité doit être là; oui, cet homme a fait ce rêve, interrompu de temps

en temps par cette réflexion : « Ah! si j'avais » vingt ans de moins! » et il eût tenté la réalisation de ce rêve s'il n'eût eu à combattre que les ignorances, les préjugés et les partis pris de la Chambre; mais les événements de Paris étant survenus, le mot république s'étant déshonoré pour la troisième fois par son concubinage avec la Commune, cet homme a compris qu'il n'avait plus ni le moyen de convaincre ni le pouvoir de fonder, et que la chaîne des traditions monarchiques et réactionnaires allait se renouer autour de lui et l'étrangler s'il résistait. Il a compris par le fait ce qu'il savait par l'étude, que, chez nous, le bon sens, la probité, le génie même, aidés de l'opportunité, ne suffisent pas pour occuper longtemps la première place; il faut surtout et avant tout s'appuyer sur une notoriété antérieure, d'autant plus respectée souvent qu'elle sera plus involontaire et plus éloignée, se réclamer d'un souvenir, d'une légende, d'ancêtres bons ou mauvais, pourvu qu'ils soient numérotés ancêtres.

M. Thiers, qui sait toutes ces vérités élémentaires sur le bout du doigt, M. Thiers s'est contenté du rôle plus difficile encore que celui d'ambitieux, du rôle de simple honnête homme, esclave de sa parole et de son devoir, et s'il ne fonde pas la république, j'affirme qu'il la dé-

fendra contre toute surprise et toute insulte, dût-il la placer entre deux haies de soldats, comme il place les prisonniers de la Commune, jusqu'à ce que la France décide et que justice se fasse.

Cette pauvre République! Cette fausse couche perpétuelle de la France! elle finit par être intéressante. Certes, à juger des idées comme on juge des gens, par leur passé, par leur famille, par leurs actes, il est impossible d'être moins recommandable, d'être plus mal famé que la république française. Il n'est pas de mauvais lieu, de marais fétide, de ruisseau de fange et de boue où elle ne se soit roulée et prostituée au premier venu. Ses pères, ses parrains, ses amants, ses enfants sont, pour la plupart, des fous, des imbéciles, des grotesques, des escrocs et des assassins; ce qui faisait dire au dernier Larochejaquelein avec autant d'esprit que de bon sens : « Je ne dis pas que tous les républi-» cains sont voleurs, mais je suis sûr que tous » les voleurs sont républicains.» Le plus honnête est Robespierre, le plus pur est Saint-Just, le plus convaincu est Marat. En 93, la république tue ses fils; en 48, elle tue ses frères; en 71, elle tue sa mère. Quelle que soit la date, elle tue, elle tue, elle tue toujours. Elle appelle cela fonder. Le génie, la gloire, la vertu, Chénier,

Lavoisier, Malesherbes, Mme Élisabeth, les Bréa, les Clément Thomas, les Lecomte, les Darboy, les Deguerry, les Bonjean, tout y passe.

Mais en revanche elle a des générations spontanées, des éclosions subites de phénomènes imprévus, inanalysables, éphémères gigantesques, ombres chinoises colossales qui viennent gesticuler, pousser un cri et s'effacer en une minute sur un fond rougi par le feu et le sang.

Voyons! De quel accouplement fabuleux d'une limace et d'un paon, de quelles antithèses génésiaques, de quel suintement sébacé peut avoir été générée, par exemple, cette chose qu'on appelle M. Gustave Courbet? Sous quelle cloche, à l'aide de quel fumier, par suite de quelle mixture de vin, de bière, de mucus corrosif et d'œdème flatulent a pu pousser cette courge sonore et poilue, ce ventre esthétique, cette incarnation du Moi imbécile et impuissant? Ne dirait-on pas une farce de Dieu, si Dieu, que ce non-être a voulu détruire, était capable de farce et pouvait se mêler de cela? Et ses pareils avec formes variées et biscornues sont par milliers dans cette zoologie de révolutionnaires, depuis ce mignon changé subitement en cocotte nommé Paschal Grousset jusqu'à ce paillasse à queue rouge surnommé Pipe-en-Bois. Quelle galerie! Nous ne dirons rien de leurs femelles,

par respect pour les femmes à qui elles ressemblent — quand elles sont mortes.

Eh bien, malgré tous ces arguments plats ou sinistres, nous sommes tous plus ou moins républicains au fond de l'âme, et nous ne pouvons nous empêcher de dire en face de cet idéal, la République, ce que le chantre de *Camille* disait sur l'échafaud en se touchant le front : « Et cependant il y avait quelque chose là. »

D'un autre côté, nous comprenons que devant ces trois expériences, la France hésite et que bon nombre d'honnêtes gens qui ne demandaient pas mieux que d'être ralliés à cette forme élastique qui avait le mérite de pouvoir être éternellement provisoire, s'écrient et crient maintenant : « Décidément, c'est impossible, » et veuillent revenir aux formes monarchiques les plus caduques, ce qui prouve que rien ne sera jamais impossible chez nous.

Ce qui est certain pour le moment, c'est que nous avons été vaincus et souillés par l'invasion, éventrés et déshonorés par l'émeute, que le pays a perdu deux de ses plus belles provinces, que le plus beau tiers de Paris est en ruines, que la capitale du monde civilisé a prouvé, en 1871 comme en 1793, qu'elle était toujours disponible pour la terreur, et que notre peuple a cela de commun avec les rois, que le malheur

ne lui apprend rien. Désastres publics, malheurs privés, pertes irréparables de sang, d'intelligence, d'affection, d'espérances, de bonheur, de travail, de foi, dette extérieure énorme, dette intérieure insensée, humiliation, découragement, doute, inquiétude en haut, ébranlement au milieu, ténèbres en bas; dispersion des familles, division des partis, sauve-qui-peut des principes et partout un double courant, un double besoin de représailles et de calme, de vengeance et de repos, de haine et d'amour, de mort et de fécondation : telle est en quelques mots notre situation à l'heure présente.

La France est morte, disent les uns.

La France va mourir, disent les autres.

Comment sortir de là? disent quelques-uns.

Et chacun, parmi les représentants de cette France agonisante, suivant sa passion, son intérêt, sa rancune, sa sympathie, sa conscience, son idéal, tire à droite, tire à gauche, parle, écrit, dispute, s'impatiente, s'irrite, pousse en avant, retient par derrière, et se dispose à mettre en miettes ce qui n'est encore qu'en morceaux. Rien de plus naturel d'ailleurs, de plus humain que cette agitation générale et individuelle après une pareille secousse.

Il me semble cependant, à moi, qui ne suis pas dans la mêlée, que non-seulement la posi-

tion n'est pas aussi désespérée qu'elle semble au premier aspect, mais encore que le plus grand bien, si nous savons *vouloir*, peut résulter non-seulement pour nous, mais pour le monde entier, de l'épreuve que nous traversons. Cette crise, que tous les hommes un peu observateurs voyaient venir aussi bien que moi, était, à mon avis (abstraction faite des douleurs particulières imméritées que je déplore et que je plains), était, à mon avis, aussi nécessaire qu'inévitable, et elle n'a détruit que ce qui ne devait plus être. Depuis quarante ans déjà, depuis soixante-dix ans peut-être, depuis vingt ans certainement, nous ne vivons que sur des fictions, sur des mots qui ne contiennent absolument rien, et la preuve c'est que, disons-le, depuis le commencement du siècle nous avons discuté, attaqué, renversé toutes nos institutions, si solides, si consenties que nous les eussions déclarées.

La liberté! fiction proclamée en 89, étouffée en 1804.

La gloire militaire! fiction qui dure vingt ans, qui éblouit le monde, qui nous le jette sur le dos et qui s'évanouit en un jour.

La charte! fiction proclamée par un roi spirituel, violée par un roi dévot, mise en lambeaux par les Parisiens révoltés.

Le gouvernement parlementaire et constitutionnel ! fiction que tout le talent de M. Guizot ne peut faire durer et que le coup de pistolet de M. Lagrange tue.

La république de 48 ! fiction que la légende napoléonienne escamote à son profit avec ces quatre mots : l'Empire, c'est la paix; autre fiction qui nous donne la guerre de Crimée, la guerre d'Italie, les revers du Mexique et les désastres de Sedan.

Le suffrage universel ! fiction qui constitue à 3 ou 4 millions d'individus, ne sachant ni lire ni écrire, le droit de voter pour un candidat qu'ils ne connaissent pas, sur l'injonction d'un préfet ou sur la recommandation d'un journal, qui donne 8 millions de voix à son souverain, qui les lui confirme au bout de dix-huit ans et qui, trois mois après, laisse casser son vote et chasser son souverain par un orateur de taverne, l'illustre Gaudissart de la république, ravaudant toutes les vieilles phrases de Danton pour faire gober sa marchandise; après quoi M. Jules Favre, devenu ministre, demande publiquement les sévérités les plus implacables contre les cent cinquante mille vagabonds qui, depuis quinze ans, lui donnent leurs voix à lui et aux autres irréconciliables.

La liberté de la presse ! fiction que, du reste,

il faut leur rendre cette justice, ceux qui la prônent le plus s'empressent de détruire dès qu'ils ont le pouvoir de créer. Se rappeler, à ce sujet, la suppression du journal de M. de Girardin par M. Cavaignac, la suppression du *Vengeur* et autres feuilles techniques par le gouvernement du 4 septembre, et enfin la suppression de tous les journaux qui n'étaient pas de leur avis par messieurs les membres de la Commune, tous apôtres de la liberté de la presse,— avant.

L'opposition! fiction régulière et systématique, qui dit *contre* quand elle est dehors, qui dit *pour* quand elle est dedans, qui demande la rentrée des princes quand l'empire la refuse et qui la refuse quand elle a remplacé l'empire. (Voir la réponse de M. Jules Favre, quand on est venu lui demander à l'Hôtel de ville son avis sur la rentrée des princes d'Orléans, réponse identique à celle qu'Émile Ollivier lui avait faite quelques mois auparavant quand M. Jules Favre votait pour cette rentrée.)

La nation française! fiction qui subordonne trente-sept millions d'individus à cent cinquante mille Parisiens toujours mécontents qui changent les gouvernements en vingt-quatre heures, et qui informent la province qu'elle ait à se soumettre à leur décision, si bien qu'un beau jour, la pro-

vince, fatiguée de cette servitude, se croise les bras et regarde brûler et bombarder Paris en disant : Tire-toi de là comme tu pourras.

La politique, la diplomatie, les alliances, la sympathie des peuples, la malice de l'empereur, fictions ! M. de Bismark se rit de tout cela. Les mitrailleuses, les chassepots, les camps de Châlons, les grands généraux, l'armée invincible, *à Berlin ! la Marseillaise,* fictions ! M. de Moltke a tout prévu, tout espionné, tout vaincu d'avance. Les lois, la justice et la magistrature, fictions ! M. Favre met les lois dans sa poche, M. Gambetta met les magistrats à la porte, et M. Crémieux met les assassins en liberté.

Enfin, l'égalité et la fraternité, la plus grotesque et la plus terrible de toutes les fictions ! Cherchez-la sous les décombres de l'hôtel de ville et parmi les cadavres des otages.

Et alors, très-humbles serviteurs de ces fictions, nous coupons la tête à Louis XVI à qui nous élevons ensuite un monument expiatoire que nous laissons démolir plus tard.

Et nous proclamons César un lieutenant d'artillerie que nous laissons crever sur une île anglaise, et dont nous rapportons les cendres en triomphe en attendant que nous démolissions et que nous réédifiions sa colonne.

Et nous recevons avec des transports d'allé-

gresse nos princes légitimes que nous chassons dix ans après sous prétexte qu'ils nous ont été ramenés par les baïonnettes étrangères, et dont le dernier descendant, sans descendance, commence à nous apparaître comme un sauveur.

Et, pouvant choisir notre roi, nous nous en donnons un, bourgeois, modeste et débonnaire, que nous appelons poire tapée dans nos journaux malins, bâtard dans nos journaux sérieux, que nous faisons filer dans un fiacre parce qu'il ne veut pas tirer sur nous, et dont nous voulons absolument aujourd'hui qu'on nous rende les fils pour en faire des députés et peut-être des rois, tant nous avons peur d'en manquer.

Et nous acceptons la république de M. Flocon et de M. Marrast, et nous l'insultons tous les soirs sur nos théâtres, jusqu'à ce qu'un beau jour, un prince que nous avons traité d'idiot quand il *a fait* Strasbourg, de crétin quand il *a fait* Boulogne, que nous avons été voir juger et condamner à la Chambre des Pairs, se fasse proclamer empereur aux acclamations de la France entière, règne pendant dix-huit ans et soit oublié, vilipendé, exécré en cinq minutes parce qu'il s'est laissé prendre sur un champ de bataille à l'instar de François I^er^ et du roi Jean.

Et, quand M. Thiers nous demande vingt-quatre heures de réflexion avant de déclarer la

guerre à la Prusse, nous l'appelons Prussien et nous voulons démolir sa maison, et quand nous sommes battus, nous le nommons dans vingt-six départements, et quand on lui démolit réellement sa maison, nous votons un million pour qu'on la lui rebâtisse, et maintenant qu'il nous a sauvés, nous nous demandons comment nous pourrions bien nous débarrasser de lui.

Et nous faisons tuer trente mille de nos fils pour les boniments de Gaudissart déjà nommé, ce qui est dur; et nous payons cinq milliards une phrase de M. Favre, ce qui est cher; et nous accusons Trochu de trahison parce qu'il ne veut pas nous faire exterminer jusqu'au dernier, ce qui est bête.

Et nous supportons le siége à Paris comme des héros, et nous ne permettons pas aux Prussiens, vainqueurs, d'y boire un verre de bière dans un café, et nous laissons occuper, piller, incendier ce même Paris par des filles de joie, des joueurs de vielle, des peintres de Turc, des journalistes de lupanar, des Italiens de la Villette et des Polonais de tous les pays.

Et, pour conclure, voilà que maintenant nous redemandons à cor et à cri tous nos princes exilés, à quelque famille qu'ils appartiennent; autrement dit, nous déclarons à la face du monde que, depuis quatre-vingts ans, nous ne

savons plus ce que nous faisons, que 89 est un malentendu, que 1804 est une erreur, que 1830 est une bêtise, que 1848 est une faute, que le 10 décembre est une distraction, que le 4 septembre est une gaminerie, que tout ça ne compte pas, que c'était pour rire et qu'on va recommencer.

Jour de Dieu! quel peuple! Et comme je comprends qu'il gêne les autres et que la Prusse soit chargée par eux de le détruire, ce à quoi elle arrivera, car elle est tenace, elle, si nous ne prenons pas le parti de savoir enfin ce que nous voulons.

C'est le moment ou jamais. La situation offre du moins cet avantage dans sa crudité qu'elle nous autorise à reconnaître nos erreurs passées, à les condamner et à les exécuter publiquement, en remerciant Dieu de la leçon qu'il nous donne, si nous savons en tirer parti.

Aussi, comprenant d'instinct qu'il va falloir remonter aux causes premières des sociétés, sans tenir compte des accidents, les uns veulent reprendre les choses à 1848, les autres à 1830, ceux-ci à 1815, ceux-là à 89. Et tout le monde de crier : « Où est l'homme qui nous sauvera? » Il nous faut un homme! »

Ne le cherchez donc pas si loin, cet homme, vous l'avez tous sous la main. Cet homme, —

c'est vous, — c'est moi, — c'est chacun de nous. Soyons chacun un homme, et l'homme providentiel, le grand homme que l'on finit toujours par renverser et par maudire devient complétement inutile.

Mais comment se constituer homme? Rien de plus difficile, si on ne sait pas vouloir; rien de plus simple si on veut.

Grâce à la clarté des derniers événements de Paris, nous savons à quoi nous en tenir sur ce qu'on appelle les besoins et les aspirations du peuple. Le mauvais peuple a volé, pillé, massacré, brûlé, et le bon peuple l'a laissé faire.

La province a regardé, prête à en imiter, et l'étranger a ri, prêt à profiter de tout.

Mais Brennus a jeté de nouveau son épée dans la balance, l'armée a sauvé la France! Vive la France! Vive l'armée! Maintenant la question se pose nette et précise, dégagée de toutes les littératures, de toutes les politiques et de tous les lieux communs dont nous l'embarrassions depuis quatre-vingts ans.

Il y a d'un côté :

Les gens qui possèdent,

Les gens qui travaillent,

Les gens qui savent.

Il y a de l'autre côté :

Les gens qui ne possèdent pas,

Les gens qui ne travaillent pas,

Les gens qui ne savent pas.

Il faut que ceux qui possèdent viennent en aide, par tous les moyens possibles, à ceux qui ne possèdent pas;

Il faut que ceux qui travaillent fassent travailler ceux qui ne travaillent pas ou les exterminent impitoyablement s'ils s'y refusent. L'oisif doit disparaître du monde.

Il faut que ceux qui savent renseignent, instruisent, élèvent ceux qui ne savent pas, et, en attendant, les subordonnent, au nom du droit, de la justice, de la nature et de la société, parce que celui qui ne sait pas, quelle que soit la raison de son ignorance, est inférieur et doit être soumis à celui qui sait.

Mais il ne s'agit là que du collectif; voyons comment va se constituer l'Individu, car il faut que l'Individu, c'est-à-dire le chef de soi-même, sorte de cette grande tempête.

L'être autonome et conscient, sachant d'où il vient, où il va, ce qu'il veut et doit faire de sa vie et de la vie du groupe dépendant de lui, l'être ayant son idéal et son absolu, l'individu enfin, n'existe pas en France ou du moins est très-rare.

Chacun de nous, en se réveillant le matin, a besoin de cinq ou six autres êtres, pour vivre

jusqu'au soir. Je ne parle pas des serviteurs matériels. Nous avons besoin d'un sergent de ville pour nous garder dans la rue, d'un soldat pour nous garder à la frontière, d'un professeur pour éduquer notre petit, d'un prêtre pour lui inculquer la morale, d'un misérable quelconque pour aller se faire tuer à sa place, et d'un empereur ou d'un roi chargé de faire aller tout ça. Et pendant ce temps, bien entendu, nous faisons de l'esprit sur le sergent de ville que nous appelons la rousse, sur le soldat que nous appelons traîneur de sabre, sur le professeur que nous appelons pion, sur le prêtre que nous appelons calotin, sur le remplaçant que nous appelons chair à canon, sur l'empereur et le roi que nous appelons l'homme au parapluie ou Badinguet. Et nous nous croyons bien garantis et bien couverts. De sorte que l'invasion allemande nous tue notre soldat et notre remplaçant à la frontière, l'émeute nous escofie notre sergent de ville, ferme le collége, massacre le prêtre, chasse l'empereur ou le roi, et nous confine dans notre cave ou nous jette sur la grande route, où nous restons étonnés, ruinés, ébahis, stupides, ouvrant de grands yeux et nous disant les uns aux autres :

« Qui aurait jamais cru cela? Quels désastres! » Pauvre pays! »

Et autres phrases toutes faites pour ces cir-

constances, phrases dont nous n'aurions aucun besoin si nous avions été à nous-mêmes notre soldat, notre sergent de ville, notre instituteur, notre prêtre, notre empereur et notre roi, c'est-à-dire si nous avions su une fois pour toutes qu'il y a une patrie, une société, une religion, une morale, une liberté et une conscience, qu'il faut être prêt à défendre *soi-même* à n'importe quel prix et en n'importe quel lieu.

Il ne s'agit donc plus d'ergoter, de discuter, de philosopher, d'analyser, de s'en remettre aux autres et d'attendre un Homme Ange; il s'agit, car l'épreuve est décisive et nous sommes tous plus ou moins atteints dans nos profondeurs, il s'agit de nous dégager de nos habitudes, de nos mœurs, de nos facilités, de nos conventions d'hier, de remonter aux sources primitives de la véritable humanité, et de nous poser simplement, mais résolûment, ces questions :

Faut-il décidément, oui ou non, qu'il y ait un Dieu, une morale, une société, une famille, une solidarité humaine?

L'homme doit-il travailler, savoir, progresser?

La femme doit-elle être respectée, ralliée, associée?

La vérité est-elle le but? la justice est-elle le support? le bien est-il l'absolu?

Oui! oui! mille fois oui!

Les États, les sociétés, les gouvernements, les familles, les individus peuvent-ils, pour être valables, durables et féconds, se passer de ces éléments?

Non! non! mille fois non!

Alors que cela soit ainsi, et mort à tous ceux qui ne voudront pas que cela soit, ceux-là fussent-ils nos frères! fussent-ils nos fils!

Que chacun de nous, ou, pour ne rien exagérer, qu'un sur deux, sur trois même parmi nous, soit bien résolu à ce que cela soit, et, dans dix ans d'ici, vous aurez payé vos milliards, vous aurez repris l'Alsace et la Lorraine, et vous serez le premier peuple de l'univers. Et cela fait, que vos princes soient dehors ou dedans, branche cadette ou branche aînée, que vous ayez la royauté, l'empire ou la république, c'est sans aucune importance. Votre gouvernement sera ce que vous serez. Quand la nation est forte, quand elle sait bien ce qu'elle veut, tous ses gouvernements sont bons; ils ne l'oppriment jamais, ils l'expriment toujours.

Oui, c'est un *consensus* de dix ans que je vous demande, pour commencer, après quoi, les choses iront toutes seules. Pendant dix ans, il faut que la France fasse un effort unanime, donne le coup de collier de toutes les volontés, de toutes les énergies, et n'ait qu'une pensée

unique, incessante, maniaque : payer ce qu'elle doit, reprendre ce qu'on lui a pris, s'acquitter au dehors, se régénérer au dedans. Comme le commerçant probe qui s'est vu mettre en faillite par l'incurie ou la mauvaise foi de son associé, il faut que la France vive de privations, qu'elle passe les nuits, qu'elle ne rie plus, qu'elle ne danse plus, qu'elle soit recueillie, modeste et patiente, que le père travaille, que la mère travaille, que les enfants travaillent, que les serviteurs travaillent, jusqu'à ce qu'elle ait reconquis l'honneur de la maison. Il faut que, lorsqu'on entendra de par le monde le grand bruit régulier et continu que fera ce travail universel, à quiconque demandera : Quel est ce bruit? chacun puisse répondre : C'est la France qui se libère et se transforme.

Ayez ce courage de dix ans et l'éternité est à vous.

C'est trop difficile? c'est trop long?

Vous ne vous sentez plus la volonté nécessaire, vous aimez mieux compter encore sur les Abeilles ou sur le Coq, sur l'Aigle ou sur les Lys? Alors, c'est le déluge, je vous en préviens, et, *nous qui sommes dans l'arche,* nous n'avons plus qu'à vous regarder nager — et mourir.

6 juin 1871.

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

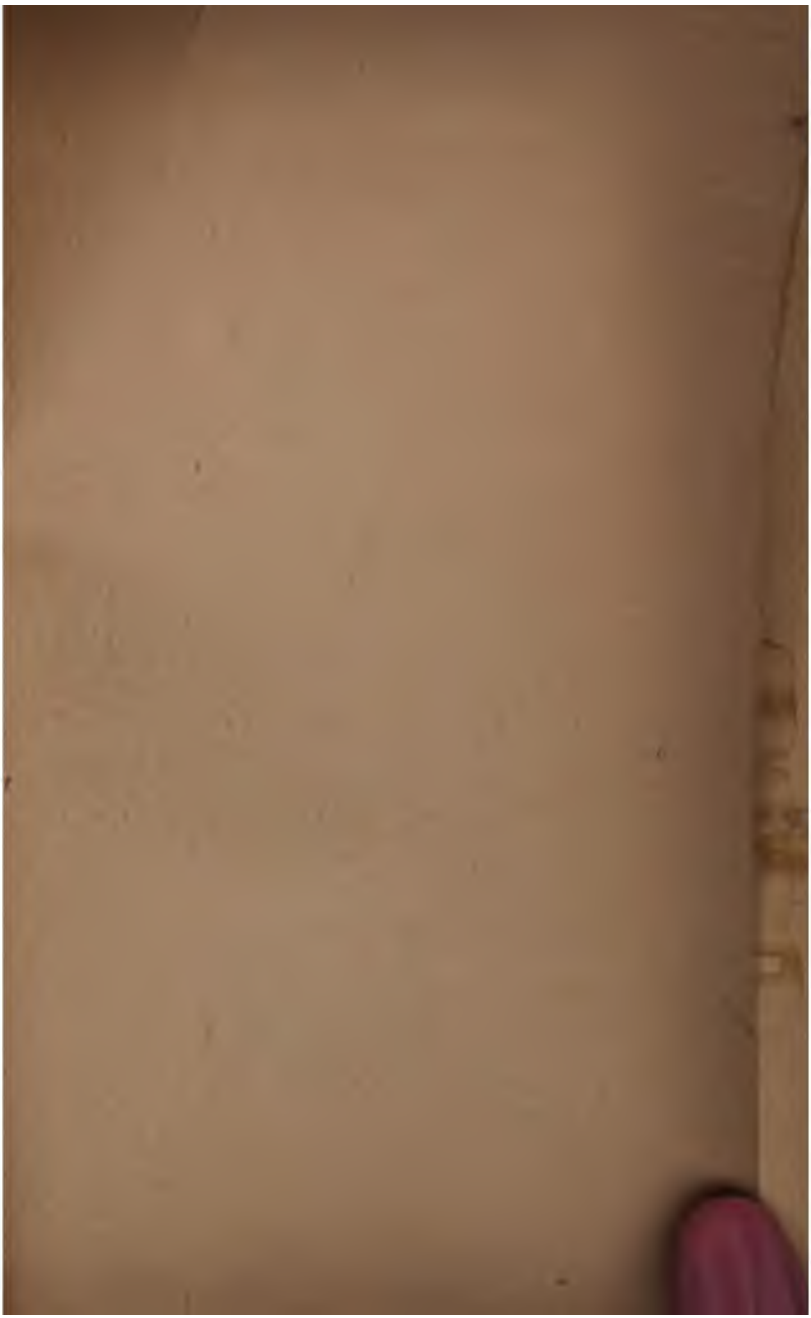
DU MÊME AUTEUR :

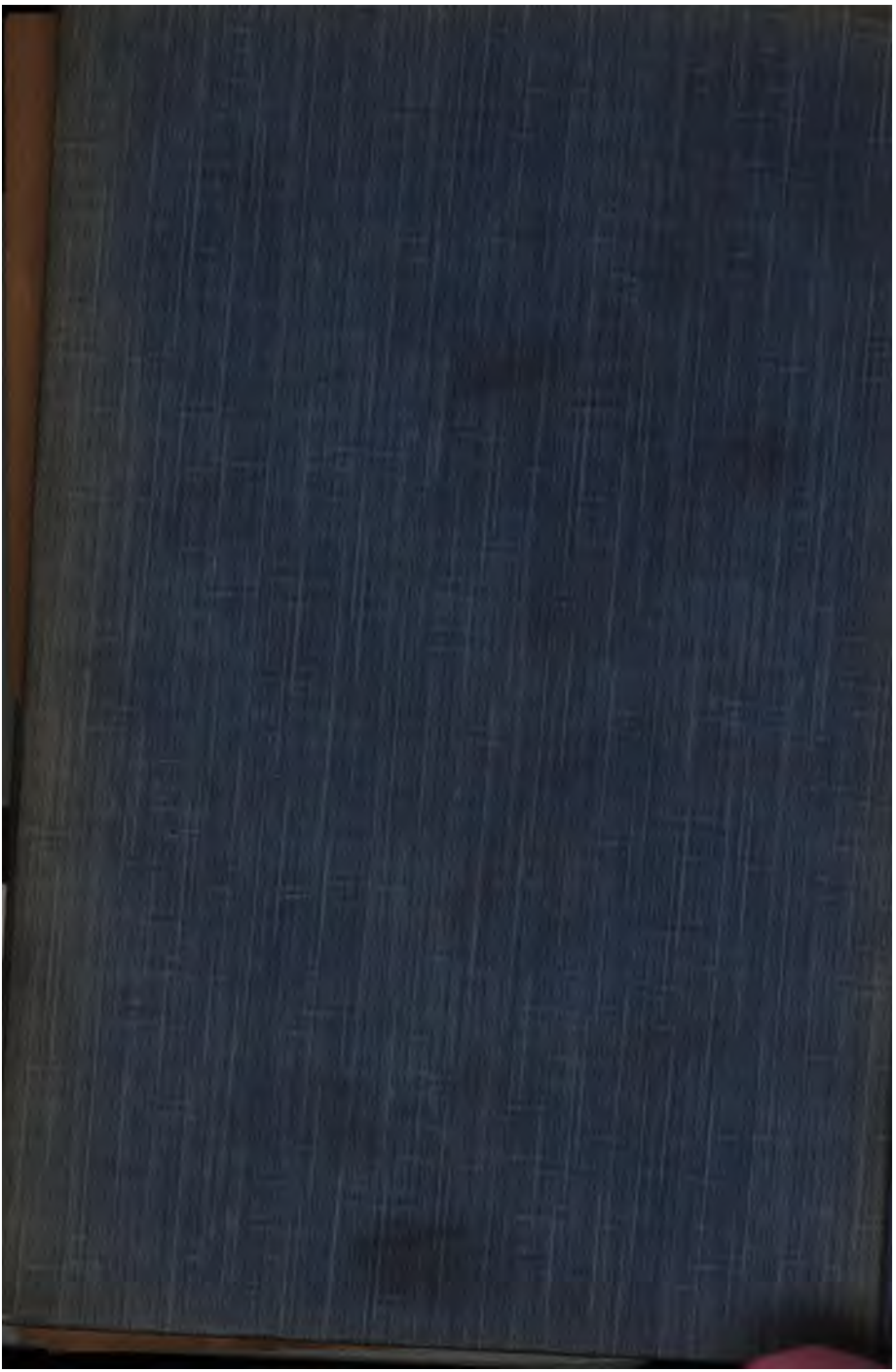
Format grand in-18

La Dame aux Camélias, 1 volume. . . . . 1 fr.
Le Roman d'une Femme, 1 volume. . . . . 1 fr.
Diane de Lys, 1 volume. . . . . 1 fr.
Trois Hommes forts, 1 volume. . . . . 1 fr.
La Dame aux Perles, 1 volume. . . . . 1 fr.
Antonine, 1 volume. . . . . 1 fr.
La Vie à vingt ans, 1 volume. . . . . 1 fr.
Aventures de quatre Femmes, 1 volume. . . 1 fr.
La Boîte d'argent, 1 volume. . . . . 1 fr.
Le docteur Servans, 1 volume. . . . . 1 fr.
Le régent Mustel, 1 volume. . . . . 1 fr.
Tristan le Roux, 1 volume. . . . . 1 fr.
Sophie Printems, 1 volume. . . . . 1 fr.
Affaire Clémenceau. — Mémoire de l'Accusé (11e édition), 1 volume. . . . . 3 fr.

Théâtre complet avec Préfaces inédites (2e édition), 4 volumes. . . . . 12 fr.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT. — [241]



3 2044 010 405 777

3 2044 010 405 777